

J'ignore encore ce qui est advenu, ni même le moment où eu lieu le déclic, mais toutes les excuses possibles et inimaginables pour ne pas se lancer dans cette aventure avaient disparu ce matin-là. Un seul coup de fil aura suffi pour acter la pose d'une année sabbatique, douze mois promis à parcourir le Globe et ses richesses, 360 jours d'un périple de rêves qui irait bien au-delà de mes songes quotidiens. En quelques mots au téléphone, Angèle mettait fin aux interrogations... « *On part le 2 février !* », une simple phrase enclencha alors soudainement ce jour-là, un compte à rebours vers le frisson.

Présent au fond de moi, ce projet maintes et maintes fois pensé, envisagé et sans cesse espéré, se finalisait enfin après mûres réflexions communes ; le grément de l'évasion vers l'inconnu venait de trouver son équipage.

Un binôme aux personnalités complémentaires constitué d'une logisticienne dont la détermination et l'endurance seraient les garde-fous de ce « coureur du monde » guidé par l'adrénaline et le besoin de se confronter aux environnements qualifiés d'hostiles. Angèle serait ce soutien mental sans faille, essentiel pour me canaliser et me faire prendre conscience des périls se dressant face à moi.

Âgé d'une quarantaine d'années et ancien athlète de l'équipe de

France de culture physique, je mesurais pourtant le sens du mot défi de par mon expérience. J'étais loin d'imaginer que la nature deviendrait, à la fois, mon pire adversaire et mon allié le plus loyal. Authentique et sensationnelle, chaque étape réserverait son lot de surprises au passionné de visuel et de décors bruts que je suis. Photographe initié, ces escapades continentales m'offriraient un terrain de jeu démesuré, un champ des possibles immense, portant et conduisant ma soif de découvertes. Les multiples paysages instantanément emmagasinés dans mon psychique influeraient, alors, comme un baume apaisant après une succession de performances physiques aussi éreintantes qu'épanouissantes. Survolant un respectable passé de globe-trotter et, en parapentiste aguerri, flottant dans l'idée « que cela reste une folie », je m'entêtais cependant contre toute sagesse, pour vivre ces instants.

Gardiens de nos Vies, liés par une confiance sans limites et mués d'un caractère de dévotion mutuel, ne restait qu'à agrémenter ce paquetage solidaire, d'un sac à dos, de quelques billets en poche et d'une intense envie d'affronter les fuseaux horaires étalés sur le planisphère.

Les escales imposées et les heures d'attentes interminables dans les aéroports, firent de ce départ un préambule inscrit dans la civilisation actuelle, la suite du voyage s'annonçait comme une cohabitation silencieuse avec parfois pour seule atmosphère, le mutisme de la solitude.

L'esprit apaisé et coloré d'un sentiment du premier pas accompli se dessine en posant le pied sur la « nation arc-en-ciel » (surnom donné à l'Afrique du Sud par l'archevêque Desmond Tutu). Inclus immédiatement dans ce « rêve de cohabitation des groupes ethniques » voulu après l'apartheid, c'est Koffi, chauffeur de taxi de son état, qui apportera la preuve que ce souhait anticommunautarisme existe, en tous cas à notre endroit. Peau noire, dents blanches alignées parfaitement, ce grand gaillard à l'anglais scolaire fut ainsi le meilleur ambassadeur de son pays, il se montra pour nous deux courtois et serviable; allant

jusqu'à utiliser son téléphone personnel pour joindre Bridget, notre hôte, afin qu'elle vienne nous récupérer.

Pays qualifié d'insécure selon certaines informations, l'Afrique du Sud et sa mégalopole Johannesburg sont sujets à diverses mises en garde pour les curieux se rendant sur place. Cette ville fait, en effet, partie des deux cités les plus dangereuses de l'Afrique. L'affichage ostensible de richesse, la suspicion à l'égard de la police, les sorties la nuit peu recommandées et une liste de lieux à éviter sont autant de freins à l'idée de venir ici. Et sans abstraire notre statut d'homme blanc en sac à dos au milieu d'une foule dense, nous constaterons que les craintes évoquées seront absentes, durant notre présence sur le sol africain.

Alertés quelques minutes plus tôt par un « *You're welcome !* » enthousiaste de la jeune femme, Bridget fera aussi preuve d'une subtile bienveillance. Elle nous conforte ainsi sur l'utilité de ce grand mur de briques surmonté d'une rangée de fils barbelés électrifiés. La surveillance de l'habitation par une compagnie de sécurité privée étant pour sa part justifiée, afin de pallier tous problèmes d'intrusion. Il n'y eu, cependant, aucune visite impromptue à relater lors de cette nuit inaugurale sur le continent noir.

La seule ingérence perceptible entre deux songes, furent les bruits de la rue couplés à ceux des moustiques. Et sans doute, sous l'effet du décalage horaire, achevés d'un verre de vin rouge local et d'un repas dans le jardin, Morphée n'eut aucun mal à nous trouver.

Réveillés par les premières lueurs mais surtout éclairés par les lanternes de Bridget, cette dernière fit part d'une ultime recommandation : « *N'oubliez jamais ! Pas de sorties après le coucher du soleil et toujours trouver un endroit sécurisé pour dormir...* ». Cet adage sera notre leitmotiv tout au long du parcours. Livrés maintenant à nous-mêmes, le « Kruger » est notre prochaine étape. Fendant le bitume vers Nelspruit au volant

d'un véhicule en forme de taille-crayon, la route est belle, linéaire, rythmée par un léger faux plat descendant.

Une fourbe syncopée kilométrique brutalement interrompue au hasard d'un contrôle des autorités. « *Driving licence please* », la représentante de la loi ne semble pas badiner avec les excès de vitesse. Elle informe votre aimable narrateur-contrevenant qu'il doit alors s'acquitter d'une amende de 500 rands, soit environ 35 euros. Loin de mettre en doute sa droiture, dans un pays où l'on roule à gauche, je demande cependant de visionner l'infraction constatée, en vain. Usant à plusieurs reprises des « *be indulgent* » ou de l'amical « *we don't understand* » nous espérons un simple avertissement sans frais. Contrôle de notre carrosse, vérification de la validité du permis de conduire, le « check » administratif se prolonge tout comme notre ambition de jeter un œil à la vidéo attestant du délit et ainsi d'échapper au procès-verbal.

Le cas « Angèle et Stephan, chauffards de la route » se retrouve dorénavant entre les mains du « superviser » avec à la clef une « supermajoration ». Cet homme, sûr de son fait et visiblement expert dans l'escroquerie, nous gratifie d'un bonus de 200 rands. Murmurant à l'oreille de ma coéquipière que « *ce c... nous arnaque* », notre phrasé britannique devient plus belliqueux tout en conservant le respect imposé par le policier. « *I disagree* » lui lance-je. Angèle de son côté fouille dans toutes les poches de sa veste, feignant de n'avoir que 400 rands à disposition. Sans sourciller l'agent s'en empare, refusant de délivrer un reçu pour acter le paiement.

Le signal pour moi de reprendre rapidement des phalanges du policier, les billets cédés quelques secondes auparavant. Menaçant de nous conduire au poste situé à proximité, Angèle ne perd pas de temps et invite notre ami gardien de la paix à noter son nom, matricule et l'adresse des lieux. Hésitant, il accède finalement à notre doléance et rédige les informations demandées. Discutant une à deux minutes

avec ses collègues stationnés à proximité, il revient vers nous dans la foulée, et d'un « *Ok, ok...It's good for this moment...* » Illustré d'un signe de la main, nous suggère de reprendre notre route. Ne demandant pas notre reste, nous filons rejoindre nos hébergeurs du soir ; un couple établi en bordure de chaussée. Du brutal de l'arrestation au brut de l'endroit nullement besoin de transition. Pas d'électricité. Des biscuits et du fromage à tartiner en guise de dîner, une « simple frontale » pour lampe de chevet, Angèle écrit son carnet de bord. Pas de doute l'Afrique marque l'aventure de son sceau.

Se nourrir sans affecter notre santé demeura une préoccupation de tous les jours. Attentifs et scrutant les zones d'eau potable, limitant notre consommation de matières carnées, nos menus quotidiens furent soumis à une inspection précise avant de nous alimenter. Et si les triangles de fromage industriel et les « gâteaux artificiellement aromatisés à la fraise ou au citron » étaient souvent à la carte, nous n'avons pas fait bombance. Avec les intenses journées de déplacement et d'épreuves, se ravitailler s'imposait comme le challenge de fin d'après-midi.

Le trajet fera office de court métrage non exhaustif du melting-pot sud-africain et de ses disparités sociales criantes d'authenticité. Nos yeux enchaînent les travellings comme un réalisateur de documentaire. Tessons de bouteilles sur les parois de protections des maisons luxueuses, clôtures sous tensions apparentes et gardiens dissuasifs sur le qui-vive devant chaque habitation, confirment que protéger ses biens ou sa personne n'est pas une sinécure. Tranchant net avec le niveau de vie relativement aisé de la population blanche, la situation précaire de la majorité noire se caractérise par des milliers de huttes construites de tôles ondulées, rouillées, récupérées çà et là par les gens. Un bout de couverture faisant office de porte d'entrée, des troncs d'arbres en guise de table et d'innombrables débris jonchant le sol complètent un tableau malheureusement bouleversant. Confrontés de

II

L'AMÉRIQUE DU SUD



Le décalage horaire dont le nombre d'heures n'est même plus quantifiable pèse, il est temps de faire fonctionner le mental, le physique lui attendra ! Notions de portugais révisées pendant le vol, phrases toutes faites en têtes, nous retournons à nouveau dans l'inconnu et la découverte d'une nouvelle civilisation. Gérer, anticiper demeurent les bases de notre pérégrination et c'est sans encombre et sans retard que nous rentrons de plain-pied dans la cité olympique et l'acclimatation doit se faire à vitesse grand V. Des 0% d'humidité de l'Afrique, nous sommes maintenant confrontés au 94% affiché dans les rues de Rio. De vitesse, il en est aussi question en termes de circulation. La ville bouillonne et les voitures slaloment quand elles ne sont pas stoppées dans les immenses embouteillages. Nous passons de la savane du continent noir à la jungle urbaine brésilienne et les barrissements des éléphants sont remplacés par les concerts de klaxons d'automobilistes sous tension. Dans le bus, nous sommes ballottés et secoués ; nous observons le manège routier, il n'est pas bon de laisser son coude à l'extérieur au risque de finir comme les rétroviseurs des voitures... en miettes ! Le terminus est un chantier gigantesque, il signe le début de notre aventure sud-américaine sous le regard bienveillant du Corcovado.

La gare centrale est en travaux, les voies sont en réfection, le sol est accidenté, troué, couvert de bosses ! Avec des sens interdits trans-

formés en sens uniques. Tel des archéologues urbains, cherchant un trésor, nous sommes en quête, trempés de sueur face à la moite atmosphère de trouver l'auberge de jeunesse du soir. Agrippée par le bras, Stephan me copilote pour éviter les véhicules surgissant de nulle part pendant que je glane des informations auprès des passants en leur présentant le nom de la destination écrit en portugais. Après l'Afrique, les mêmes joueurs jouent encore !

Au hasard de la foule, nous sommes interpellés par quelqu'un. Grand et d'allure étudiante avec son sac en bandoulière, ce jeune Brésilien est intrigué de nous voir converser à la volée à bon nombre de personnes ! De nature curieuse et joviale, Walsis nous explique, le tout dans un mélange d'anglais et de lusitanien, qu'il a rendez-vous avec sa mère pour déjeuner sans être dans l'urgence pour autant. Il en profitera pour nous conduire jusqu'à notre point de chute et, au travers de quelques échanges, pour nous dispenser des conseils au fil des rues et recoins traversés. Une visite commentée ne sera que plus agréable et la présence d'une personne bienveillante nous revigore... Listant les choses à ne pas louper, il nous alerte sur les risques encourus en s'égarant dans le fameux quartier de Lapa, malheureusement célèbre pour les agresseurs qui y rodent.

Nous serons très reconnaissants de son investissement pour assurer cette déambulation ponctuelle. De ponctualité, il n'en sera en revanche pas question pour lui ! Il arrivera avec deux heures de retard pour déjeuner mais l'intérêt porté à notre périple aura semble-t-il largement palier cet extra de cent vingt minutes !

Nous terminons notre zig-zag intra-muros par la rude montée vers la poussada dans le quartier Sainte-Thérèse sur les hauteurs de Rio. Sachant où dormir, c'est avec sérénité que nous consommons nos derniers biscuits d'Afrique. Top départ de notre plongée dans les faubourgs de la cité, enchaînant les interrogations aux cariocas, pour de-

mander notre chemin. Bien plus efficace que de lire un plan, le concept du bouche à oreille est également plus immersif. Nous sommes guidés par un maillage d'habitants qui se passent le relais pour répondre à nos questions et garantissent, ainsi, des déplacements à bon port et sans perte de temps dans les dédales de Rio. Rien d'insurmontable lorsque la volonté est de s'immerger dans la culture locale et de découvrir encore et toujours.

L'effervescence, les bousculades, les « collés-serrés » des transports en commun, nous sommes dans une mégapole et cela ne nous pose aucun souci, nous apprenons l'essentiel en quelques minutes et sur le tas !

La faible luminosité du jour s'estompe et la ville se transforme devant nos yeux. Les repères diurnes disparaissent pour laisser place à un environnement différent. Nous optons pour un bar dont les tables serrées nous obligent à nous contorsionner. Installée un pied sur le trottoir, la table s'avère bancale mais ce n'est que folklore et les grandes assiettes de « nourriture payée au kilo » auront vite fait de nous satisfaire. La nuit tombe et la prudence est alors de mise pour circuler ; maintes et maintes fois ces phrases nous serons répétées par les personnes croisées sur notre route.

Au petit matin nous arpentons les rues du quartier de Lapa et ses arches, vestiges d'un ancien aqueduc, guidant le tramway appelé Bonde Elétrico, Stephan et moi nous nous présentons face à l'escalier Selarón. Accessible suite à une série de ruelles tortueuses, cet enchaînement de marches doit son nom à un artiste chilien, créateur de ce dernier. Ce passage incontournable fut d'ailleurs mis en avant dans le clip de présentation des Jeux Olympiques de 2016. Avec pour slogan « La passion nous unit », cet événement sera ainsi l'occasion d'un gros travail d'aménagement des places et artères adjacentes. Réalisé en mosaïque et miroir, sa beauté impressionne et les innombrables